



HAL
open science

[Chronique de soutenance de thèse]. Violaine NICOLAS,
“ Genèse d’un monde pastoral. Le système d’estive sur
la planèze méridionale du Plomb du Cantal, de la fin du
Moyen Âge au milieu du XIXe siècle ”, thèse de
doctorat d’Histoire soutenue le mardi 27 septembre 2016
à l’Université de Caen (705 p. + 260 p. d’annexes)
Élias Burgel

► **To cite this version:**

Élias Burgel. [Chronique de soutenance de thèse]. Violaine NICOLAS, “ Genèse d’un monde pastoral. Le système d’estive sur la planèze méridionale du Plomb du Cantal, de la fin du Moyen Âge au milieu du XIXe siècle ”, thèse de doctorat d’Histoire soutenue le mardi 27 septembre 2016 à l’Université de Caen (705 p. + 260 p. d’annexes). 2016. hal-01672600v1

HAL Id: hal-01672600

<https://hal.science/hal-01672600v1>

Submitted on 26 Dec 2017 (v1), last revised 16 Jan 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une version de ce compte rendu, sans notes de bas de page, a été publiée dans la revue *Histoire & Sociétés rurales (H&SR)*, n°46, 2016/2, p.207-212.

Chronique de soutenance de thèse — Violaine NICOLAS, « Genèse d'un monde pastoral. Le système d'estive sur la planèze méridionale du Plomb du Cantal, de la fin du Moyen Âge au milieu du XIX^e siècle », thèse de doctorat d'Histoire soutenue le mardi 27 septembre 2016 à l'Université de Caen (705 p. + 260 p. d'annexes).

Jury : Annie Antoine, professeure d'histoire moderne à l'université Rennes II (rapporteuse, présidente du jury) ; Nicolas Carrier, professeur d'histoire médiévale à l'université Lyon III ; Philippe Madeline, professeur de géographie à l'université de Caen ; Jean-Marc Moriceau, professeur d'histoire moderne à l'université de Caen (directeur) ; Laurent Rieutort, professeur de géographie à l'université Clermont II (rapporteur) ; Christine Rendu, chargée de recherches au CNRS, université Toulouse II Jean-Jaurès.

À mi-chemin de trois (histoire, géographie et archéologie) voire de quatre (ethnologie) disciplines soucieuses de leurs objets, de leurs méthodes et de leurs concepts respectifs, la thèse de Violaine Nicolas fut unanimement saluée par les membres d'un jury — dont l'hétérogénéité avait été pensée pour l'occasion — pour son « interdisciplinarité fusionnelle », selon l'expression de Philippe Madeline. Historiens (Jean-Marc Moriceau, Annie Antoine, Nicolas Carrier), géographes (Laurent Rieutort, Philippe Madeline) et archéologue (Christine Rendu) tenaient ainsi à souligner une interdisciplinarité ambitieuse mais risquée, dans un contexte de spécialisation continue des études universitaires. Face à cet imposant travail, issu d'une démarche de longue haleine engagée en 2008 dans la continuité d'un travail de thèse consacré aux burons¹ et menée à terme grâce à un financement du Conseil régional de Basse-Normandie, tous et toutes avaient incontestablement en tête le modèle de l'ancienne « Thèse d'État ».

La soutenance fut l'occasion d'interroger les enjeux d'une démarche *pluridisciplinaire* (cumul des compétences disciplinaires) plutôt que *post-disciplinaire* (disparition des frontières disciplinaires). Elle permit également de souligner des apports précieux dans la compréhension de l'économie des territoires montagneux cantaliens à l'époque moderne, habituellement réputés pour leur pauvreté et volontiers relégués au statut de marges historiographiques. Après avoir évoqué les enjeux du cadre spatio-temporel de l'étude de Violaine Nicolas [1], nous reviendrons sur les enseignements majeurs de sa démonstration [2]. Nous finirons par l'évocation des principaux débats suscités par son travail [3].

[1] Dans sa thèse, Violaine Nicolas manifeste l'ambition de faire l'histoire « totale » d'un système économique né durant le Moyen Âge et actif jusque dans les années 1960, en faisant le pari d'une analyse sur la très longue durée centrée autour d'une denrée alimentaire — les fourmes — et de pratiques sociales saisonnières regroupées sous le terme englobant d' « estive »², qui dépendent

¹ De manière générique, le terme de « buron » désigne des bâtiments, de structure périssable ou durable selon les époques, qui, dans le Massif Central, servent de refuge et de lieu de production fromagère dans le cadre d'une activité pastorale d'été. Ils se trouvent entre 900 et 1 600 m d'altitude environ, dans des zones de hauts plateaux appelées « montagnes » par opposition aux « plaines » de bas plateaux. Le vocable ne semble faire son apparition que tardivement, au cours de l'époque moderne, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Cf. Violaine Nicolas, « L'architecture pastorale à l'époque moderne, en moyenne montagne cantalienne, autour des vallées du Goul et du Siniq », Mémoire de Master dirigé par Bruno Phalip, Université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand), 2008.

² Répondant à une question de Laurent Rieutort, Violaine Nicolas précise que le terme n'est jamais mobilisé dans la documentation, où l'on trouve les expressions plus concrètes de « montade » et de « dévalade ». L'historicité propre de la notion est donc problématique. Dans les analyses historiques, celle-ci s'oppose généralement à la « transhumance ». Tandis que cette dernière est caractérisée, selon Violaine Nicolas, par une mobilité saisonnière des troupeaux sur de grandes distances, en incluant l'idée d'un franchissement de frontières (nationales ou provinciales), l' « estive »

fondamentalement de la production de vaches laitières. L'auteure aspire à débiter son étude par l'analyse de la « genèse » du système économique fromager, puis à dérouler le fil du temps pour considérer ses mutations jusqu'aux lendemains de la Révolution, « au milieu du XIX^e siècle ». Le choix de l'objet historiographique est donc inhérent à la focalisation sur un territoire précis au cœur du massif cantalien, en partie balisé depuis le travail de Master de 2008, dont il s'agit en définitive de comprendre l'anthropisation. Fondamentalement, l'auteure interroge la manière dont un territoire montagneux d'apparence rude, réputé pour sa pauvreté, fut progressivement mis en valeur *via* l'exploitation saisonnière de ressources herbagères estivales. En cela, sa démarche historique relève également de la géographie comme le souligne Laurent Rieutort, puisqu'il s'agit de comprendre les interactions entre des évolutions socio-économiques et l'évolution de paysages. Aussi l'analyse est-elle resserrée sur la portion d'un plateau basaltique d'origine volcanique légèrement incliné (« planèze »), entre les vallées du Goul et de Brezons, au sud du Plomb du Cantal, relief conique dominant l'ensemble (1 855 m d'altitude). À cheval sur les terroirs de huit communes contemporaines et couvrant une superficie d'environ 250 km², le territoire d'étude comprend une vaste zone de pâturages saisonniers (7 200 hectares) répartis entre 1100 et 1500 m d'altitude, au-delà des limites d'habitat permanent. Situé au sein d'un ensemble géologique complexe, ce terrain présente une incontestable unité géomorphologique ; mille-feuille résultant de l'activité du plus grand volcan d'Europe, le stratovolcan du Cantal, vieux de 11 millions d'années — inactif cependant depuis maintenant 3 millions d'années. L'analyse, de longue durée à l'échelle humaine, se heurte ainsi à sa dimension lilliputienne aux échelles temporelles géologiques. Si, comme l'explique Violaine Nicolas, ce territoire forme un ensemble pastoral homogène, désigné « montagnes de Cantal » dans les sources textuelles, par opposition à d'autres planèzes d'estive, Annie Antoine regrette cependant, au cours de la soutenance, que l'analyse se fasse parfois prendre au jeu du naturalisme, en n'interrogeant pas suffisamment la pertinence historique de ce découpage spatial et le sens de cette appellation territoriale.

Malgré une documentation secondaire relativement maigre sur le Cantal (Haute-Auvergne) et l'Auvergne en général, Violaine Nicolas revendique plusieurs héritages : sont ainsi convoqués les travaux de géographes du premier XX^e siècle comme Alfred Durand (1904-1946), auteur d'une thèse intitulée « La vie rurale dans les massifs volcaniques des Dores, du Cézallier, du Cantal et de l'Aubrac », le travail de Léonce Bouyssou (1917-2004), ancienne conservatrice des Archives départementales du Cantal, ou encore des thèses sur la Basse-Auvergne, redevables aux historiens ruralistes Abel Poitrineau (1924-2013) et Pierre Charbonnier (Université Blaise-Pascal de Clermont), respectivement soutenues en 1965 et 1980. S'ils sont nécessaires pour une compréhension du tissu social auvergnat dans la longue durée, ces travaux n'abordent cependant l'économie fromagère qu'en filigrane. Pour étudier plus avant la dimension structurante de cette dernière, Violaine Nicolas se propose alors de multiplier les compétences techniques, afin d'épuiser la connaissance du terrain, en appuyant tout d'abord sa recherche sur des archives. La période médiévale est essentiellement documentée par l'étude de cartulaires et de rôles fiscaux publiés à la fin du XIX^e et au début du XX^e, tandis que l'époque moderne est étudiée à partir de registres notariaux des XVII^e et XVIII^e siècles (plus de 3 000 actes considérés, dont environ 350 ont été analysés), de divers fonds d'archives seigneuriaux, des archives de l'Intendance d'Auvergne, d'archives privées entrées aux Archives départementales du Cantal par voie « extraordinaire » (Séries F et J), ou encore de déclarations de franc fief (série P des Archives nationales). La période révolutionnaire est, quant à elle, étudiée par le biais de la série Q, relative à la vente des biens nationaux. Le début du XIX^e siècle, enfin, est appréhendé à partir des archives communales, des cadastres napoléoniens et de la Série O des Archives départementales (archives des municipalités).

L'historienne se fait également archéologue, en exploitant les données issues de plusieurs campagnes de prospection aérienne et pédestre, ainsi que les fruits de 14 sondages sur des sites datés du XIV^e au XVIII^e siècle. Elle s'appuie en outre sur des analyses paléo-environnementales et archéo-botaniques réalisées par Yannick Miras et Manon Cabanis, membres du « Laboratoire de

n'entraîne que des mobilités relativement courtes, entre les hauts plateaux fourragers et les « fermes à vacherie », en bordure des hauts plateaux, où les vaches sont nourries avec du foin durant l'hiver.

Géographie physique et Environnementale » (GEOLAB, UMR 6042) de l'Université de Clermont-Ferrand. Comme le souligne Jean-Marc Moriceau, ce travail de thèse se construit donc autour de l'analyse conjointe des « palimpsestes de papier » et des « palimpsestes du sol ». L'analyse de matériaux archéologico-historiques est complétée plus accessoirement par des entretiens ethnographiques : plusieurs membres du jury soulignent que leur présence, très discrète, peut sembler peu assumée et que leur statut épistémologique mérite d'être interrogé.

[2] La démonstration de Violaine Nicolas est rythmée par des scansion chronologiques canoniques (« Moyen Âge », « Ancien Régime », « XIX^e siècle » post-révolutionnaire) et par des divisions sociologiques très classiques de l'histoire socio-économique d'inspiration marxiste (« masses », « bourgeoisie », « noblesse »). L'étude est construite autour de trois axes fondamentaux (étude du marché, étude du système productif dans son territoire, étude des acteurs), qui conduisent à opérer une analyse à deux échelles. En tout premier lieu, l'auteure interroge la situation politique, démographique et commerciale de la Haute-Auvergne, afin d'analyser le contexte de production et les débouchés de la production fromagère. L'analyse à l'échelle de la moitié méridionale de la Généralité de Riom est principalement justifiée par le caractère lacunaire de la documentation permettant d'étudier la démographie cantalienne, qui impose d'établir de nombreuses hypothèses comparatives. Tout en saluant les analyses quantitatives de sa doctorante du Centre de Recherche d'Histoire Quantitative (CRHQ, UMR 6583), Jean-Marc Moriceau regrette que celles-ci se soient appuyées sur les baptêmes, et non sur les conceptions. C'est en second lieu, à partir du chapitre 6, que Violaine Nicolas se penche sur l'examen des rouages du système agro-pastoral (liens *plaines - montagnes*), tout en étudiant le profil social des acteurs de ce système, producteurs comme investisseurs. Dès lors, analyses historiques et exploitation de données archéologiques se mêlent, à l'échelle de la planèze méridionale du Plomb du Cantal. Annie Antoine et Nicolas Carrier s'étonnent de la structure du travail de Violaine Nicolas, qui étudie de manière contre-intuitive la demande avant la production : cette dernière veut toutefois y voir un parti pris épistémologique, destiné à mettre l'accent sur une économie de la demande.

Au fil des chapitres, la considération de chaque période s'accompagne d'une ambition démonstrative. La première idée-force de la thèse de Violaine Nicolas est ainsi de dire que la fin du Moyen Âge correspond à la « genèse » ou structuration du mode de production agro-pastoral d'« estive », marquée par une occupation saisonnière des *montagnes*. Autour du XI^e siècle, probablement dans le cadre d'une importante chute démographique, la limite de l'œkoumène recule : la planèze se désertifie. Au XIV^e siècle, bien que les crises soient amenées à se succéder (peste de 1348, guerre de Cent Ans), bourgeois et nobles, porteurs en capitaux, profitent de l'essor des villes et de l'apparition de nouveaux débouchés pour le fromage, en investissant dans les *montagnes* d'estive. Un véritable mouvement spéculatif débute. Les premières structures pastorales apparaissent et occupent les sites d'anciens hameaux médiévaux, tandis que les seigneuries rédigent des chartes de franchise en matière d'usage des pâturages et des forêts d'altitude. Les *montagnes* sont alors progressivement placées en fermages, mode de faire-valoir archi-dominant au cours de l'époque moderne. Aussi la fin du Moyen Âge voit-elle l'apparition simultanée des premières traces archéologiques significatives et des premières évocations des activités agro-pastorales dans les archives. La deuxième idée-force de Violaine Nicolas est ensuite d'expliquer que l'essor du système d'« estive » d'Ancien Régime est corollaire d'une société à plusieurs vitesses, où d'importants écarts de richesse existent entre des masses fiscalement pressurées par l'État royal et sensibles aux aléas climatiques (printemps pluvieux des années 1692-1693) et une élite restreinte, urbaine comme rurale, plutôt prospère. Ainsi, les migrations temporaires ou définitives provoquées par la pauvreté, qui font vite à l'époque moderne la réputation nationale de l'Auvergne au point d'inquiéter le pouvoir royal, ne doivent pas tromper : la misère n'est pas l'apanage de tous. Dès le XVI^e siècle, une minorité détient la majorité des « domaines à vacheries » (fermes en bordure des plateaux qui accueillent les troupeaux en hiver) : entre 1620 et 1789, environ 30% de ces domaines appartiennent en effet, selon Violaine Nicolas, à des « nobles », 60% à des « bourgeois » urbains ou ruraux. Contrairement aux préjugés historiographiques, les *montagnes* ou hauts plateaux ne sont *in extenso*

pas des espaces communaux mais avant tout des espaces privés, exploités en indivision. Parce que les marchés parisiens boudent les fourmes, jugées malodorantes et facilement périssables, en préférant par exemple le brie, le camembert ou le fromage de Hollande, la production fromagère des Monts du Cantal est alors plutôt tournée vers le Sud de la France et vers d'autres débouchés méridionaux. Sans qu'il soit certain que les fourmes aillent au bout des réseaux humains, l'Auvergne est alors loin d'être un isolat, puisque des mouvements migratoires la relie par exemple à l'Espagne. Dans ce contexte, certains négociants de fourmes font fortune : Violaine Nicolas s'étend ainsi assez longuement sur le dénommé Jacques Prince, riche négociant d'Aurillac du XVIII^e siècle, qui commande tout un réseau de marchands, de voituriers et de producteurs, en semblant faire surtout de la vente de gros. D'un point de vue paysager, l'époque moderne, période de consolidation du « système » agro-pastoral mis en place à la fin du Moyen Âge, voit la dissémination d'infrastructures solides en pierre, à commencer par les fameux burons. En dépit du passage de matières périssables à des matières durables, ce processus s'accompagne toujours d'une certaine mobilité des constructions : l'analyse de Violaine Nicolas démontre en effet que destructions et reconstructions alternent, sans être toujours faciles à expliquer, en témoignant de la souplesse des modes d'appropriation territoriale des *montagnes*. D'un point de vue juridique, l'auteure identifie deux types de contrat : des contrats de « louage », saisonniers, qui conduisent à louer quelques bêtes (une dizaine tout au plus) pour l'été ; des « baux à cheptel » pluriannuels, qui concernent quant à eux 20 à 30 têtes en moyenne. Enfin, la troisième idée-force de la thèse est de dire que la période révolutionnaire, sur laquelle Violaine Nicolas se montre moins disert lors de sa soutenance, entraîne un changement du profil des propriétaires de *montagnes* et une division en lots des « domaines à vacheries », avec la revente des biens nationaux, mais pas de mutation des pratiques pastorales. Les premiers signes de rupture véritables du système productif apparaissent au milieu du XIX^e siècle, en lien avec l'amélioration des voies de transport dans le Cantal, un exode rural vers Paris de plus en plus marqué, et une diversification de la production fromagère, *via* la construction des premières laiteries.

[3] Le premier point mis en débat lors de la soutenance porte inévitablement sur le caractère pluridisciplinaire et transpériodique du travail de Violaine Nicolas, qui l'expose aux critiques des spécialistes présents lors de la soutenance. L'objet de la thèse est ainsi jugé « dangereux » par Philippe Madeline, du fait même des ambitions qui en font aussi ses qualités. La difficulté est avant tout de réussir à satisfaire les exigences de toutes les disciplines. Jean-Marc Moriceau note des ruptures de ton dans le passage de l'analyse des sources écrites à celle des sources archéologiques, en regrettant que certains passages relèvent trop du rapport de fouilles. Christine Rendu regrette inversement que la documentation archéologique ne soit pas donnée dans son intégralité — et donc, selon ses dires, pas exploitable en l'état pour un(e) archéologue —, en comprenant toutefois qu'un effort considérable a été effectué pour intégrer les résultats des expertises archéologiques dans la démonstration historique. Les géographes Philippe Madeline et Laurent Rieutort regrettent quant à eux un manque de schématisation en évoquant le modèle des « chorèmes », auxquels les historiens de l'assistance paraissent heureux d'avoir échappé. Ils soulignent également l'usage imprécis de certains concepts-clés de la géographie, tels que « ressources naturelles ». La difficulté est ensuite de satisfaire des historiens spécialistes de différentes périodes. Nicolas Carrier veut voir dans l'ambition d'une « histoire totale » certains « excès de jeunesse », conduisant l'auteure à s'engager dans des digressions qui sont autant, selon son expression heureuse, de « terrains historiographiques minés comme une plage du Débarquement ». Et Nicolas Carrier de citer par exemple, en historien médiéviste, des inexactitudes portant sur la question des alleux ou sur la notion de « suzeraineté ». Les historiens du jury soulignent d'une manière générale l'existence d'un déséquilibre entre le traitement des différentes périodes historiques ainsi qu'entre les différentes échelles de l'analyse, qui conduit certains chapitres à trop relever du genre de l'historiographie : le lien du chapitre 4, qui porte sur l'affirmation du pouvoir monarchique en Haute-Auvergne, avec la considération du « système d'estive » est par exemple jugé peu évident. Tous et toutes s'entendent en définitive avec Annie Antoine pour dire que le cœur de l'analyse porte sur l'époque moderne, lorsque le propos se

fait à l'échelle de la planète méridionale du Plomb du Cantal (chapitres 5 à 8), à partir d'un corpus archivistique étoffé et inédit. Christine Rendu se félicite à ce sujet que Violaine Nicolas ait osé faire de l'archéologie sur des structures des époques bas-médiévale, moderne et contemporaine, alors que les archéologues préfèrent généralement se concentrer sur des périodes plus reculées.

Les débats s'attardent d'autre part sur les enjeux de l'usage du concept de « système d'estive ». Laurent Rieutort regrette que la dimension « systémique » de la production fromagère ne soit pas suffisamment prise au sens fort du terme, afin d'avoir une vision schématique globale des interactions entre les différents acteurs et les différents territoires étudiés. Une représentation graphique du « système » aurait été, selon lui, bienvenue. À ses yeux, une montée en généralité aurait par ailleurs permis de donner un aspect plus global au travail de Violaine Nicolas, tout en permettant d'interroger certains aspects éludés et en favorisant le comparatisme. Et Laurent Rieutort de se demander par exemple quelles étaient les relations entre les troupeaux de vaches locaux et les troupeaux exogènes, tout en interrogeant la possibilité d'une coprésence entre élevage de vaches laitières et élevage de vaches à viandes. Pour Violaine Nicolas, l'élevage à viande, dans le secteur étudié, représente une activité secondaire menée de concert avec l'élevage laitier par les éleveurs saisonniers, à la demande des propriétaires de bétail. Annie Antoine souligne de son côté que la question de la reproduction des vaches — et donc de la place des bœufs — n'est pas évoquée. Tout en regrettant également que la manière dont l'économie fromagère « fait système » dans l'économie rurale cantalienne ne soit pas toujours suffisamment prise au sérieux, Nicolas Carrier met quant à lui en débat l'expression de « genèse d'un monde pastoral » pour la fin de la période médiévale, qui donne une partie de son titre à la thèse. Il souligne que le XIV^e siècle correspond peut-être moins à une « genèse », comme cela est explicitement défendu dans la conclusion de la thèse (p.675-676), qu'à une « mutation ». Tout indique en effet dans le travail de Violaine Nicolas que les *montagnes* sont déjà utilisées pour l'élevage avant le XIV^e siècle, même si les traces archéologiques sont ténues et les traces archivistiques nulles. De fait, comme le reconnaît Violaine Nicolas, l'achat de *montagnes* par des porteurs de capitaux est sans doute précédé d'une économie vivrière, au sein de laquelle des « montades » et des « dévalades » ont vraisemblablement déjà lieu de la part des paysans qui vivent en bordure du plateau basaltique. Autrement dit, la mise en place du « système » décrit par Violaine Nicolas ne se fait pas sur le vide : mieux vaudrait donc, pour Nicolas Carrier, évoquer une « transformation du système d'estive ». Des questions plus techniques sur le « système d'estive » conduisent en dernier lieu à aborder les modalités de répartition spatiale des infrastructures d'« estive », afin de discuter la zonalité des fonctions productives et les complexes régimes de propriété. Alors que Laurent Rieutort évoque la possibilité de modes d'exploitation collective des *montagnes* à la fin du Moyen Âge, Violaine Nicolas souligne qu'il est impossible de trancher entre l'hypothèse d'une fonctionnalité différentielle des infrastructures étudiées et celle de modes d'exploitations collectives (les deux hypothèses n'étant d'ailleurs pas incompatibles), tout en jugeant peu probable la mise en fumure de zones différenciées d'année en année (jugée peu crédible parce qu'improductive).

Enfin, comme le veut le jeu d'une soutenance de thèse, l'absence de plusieurs références bibliographiques est évoquée par les membres du jury, parce qu'elles auraient pu servir la démonstration ou conduire à d'autres interrogations. Annie Antoine s'étonne ainsi de l'absence des travaux d'« histoire des paysages » et d'« histoire environnementale », en évoquant notamment *Les Jardins de Vulcain. Paysages d'hier, d'aujourd'hui et de demain dans la chaîne des Puys du Massif Central français* (1996) d'Yves Michelin. Elle souligne également le peu d'empathie pour les animaux, alors même que les travaux du médiéviste Robert Delort ont insisté sur le fait que « les animaux ont une histoire » : la problématisation de la question des « races » aurait notamment été bienvenue. Nicolas Carrier évoque quant à lui l'article « Histoire du gruyère en Gruyère, du XVI^e au XX^e siècle » de Roland Ruffieux, publié en 1974 dans la *Revue suisse d'histoire*. Philippe Madeline cite, pour finir, les travaux du géographe Pierre Cornu (université Lyon II), en soulignant d'autre part que l'étude des cartes d'état-major aurait adéquatement complété celle du cadastre napoléonien.

Élias BURGEL.

Si la soutenance était régie par un décret récent portant sur les thèses de doctorat (25 mai 2016), interdisant désormais d'attribuer une mention afin de rapprocher les pratiques universitaires françaises des standards internationaux, les membres du jury ont cependant unanimement tenu à adresser à Violaine Nicolas leurs félicitations pour saluer son courageux travail transpériodique et pluridisciplinaire³.

³ Ce compte rendu a été amendé par Violaine Nicolas et relu par Jean-Marc Moriceau.